

Les dessous d'un fétiche : le fétiche « porte-mère »*

paulette letarte

Ne devient pas fétichiste qui veut! Encore faut-il être capable d'imaginer l'imposture et de la réaliser. Encore faut-il être capable d'établir et de maintenir un clivage entre la partie du moi qui est dupe d'une supercherie et une autre partie, qui connaît bien la réalité, Il peut arriver qu'un objet élu dans une velléité fétichiste soit entraîné dans une aventure régressive qui a pour but, au contraire du fétichisme décrit par Freud en 1927, de réduire le morcellement du moi, de tempérer les angoisses de persécution et de séparation et de rendre l'accès à la réalité. Le symptôme est ici trompeur, car cet objet n'est plus porteur exclusif du pénis de la mère châtrée; il a été élevé à la dignité de « porte-mère » et il représente une tentative de maturation. C'est ce qui m'a été enseigné par Esdras,...

C'était à l'occasion d'un enseignement clinique dans un grand hôpital psychiatrique, à Montréal. On m'avait demandé de rencontrer un nouveau malade, un étrange personnage qui provoquait autour de lui des remous de curiosité troublée, car il faisait l'amour avec une drôle de poupée. De plus, il revendiquait âprement son droit d'aller vivre avec elle dans les profondeurs de la forêt du Québec. Vingt-quatre ans, célibataire, chômeur, il vit au domicile de ses parents.

Esdras a été hospitalisé en catastrophe. Sa mère était exaspérée et son père avouait un échec. Leur fils a toujours posé des problèmes. Il n'est pas comme les autres, il n'est comme personne! Il n'a pas grandi normalement : il n'a été pubère qu'à quinze ans, après que le médecin de famille lui ait donné un traitement hormonal. Pour couronner le tout, c'est un « détraqué sexuel ». Pourtant, quand il était petit, Esdras était sage comme une image... Il suivait sa mère partout et il traînait derrière lui un grand chat en peluche, noir avec des yeux verts...

Le père est un homme rude et énergique; il a travaillé longtemps dans la forêt et Esdras ne l'a pas vraiment connu avant l'âge de trois ans alors qu'il est revenu travailler à la ville. La mère est une femme passionnée, capable d'amour avide et de colères terrifiantes; son fils la met hors d'elle : « Que voulez-vous, docteur, je ne peux quand même pas l'empoisonner! » Les parents sont heureusement consolés par la sœur d'Esdras, une jolie fille de dix-neuf ans, qui a des yeux bleus comme sa mère; elle travaille dans une fabrique d'anoraks et elle épousera bientôt un jeune artisan de son quartier, un bon garçon...

* À partir d'une conférence faite à la Société psychanalytique de Paris, en novembre 1975, en hommage à Jean Kestemberg. Cet article a déjà fait l'objet d'une publication dans la *Revue française de psychanalyse*.

Les parents croient que le retour du père et la naissance d'une petite sœur n'ont rien changé à la vie d'Esdras : « Il était si jeune... à cet âge-là, on ne comprend pas grand-chose... » Il est vrai que son caractère a changé : « avant », il restait toujours collé à sa mère et il était doux « comme une petite mère » avec sa petite sœur. Quand elle a commencé à marcher et parler, Esdras avait six ou sept ans et il commençait l'école. Il est devenu bougon, imprévisible, impoli, jaloux et impatient. Il refusait de parler et il allait s'asseoir tout seul sur les marches de l'escalier. Il courait derrière les enfants du quartier pour leur faire peur. Bon dernier de sa classe, il faisait honte à ses parents. Et maintenant, il est incapable de gagner sa vie, Esdras est « le raté de la famille ».

La catastrophe s'est enfin produite! Un beau matin, la mère a découvert, soigneusement dissimulée entre les draps de son fils, une étrange poupée grandeur nature et les traces non équivoques des débordements d'Esdras. La mise au jour de l'engin lubrique a produit un impact irrémédiable. La mère a éclaté : « C'était donc ça!... C'est un maniaque sexuel! » Le père a constaté : « J'ai toujours dit que c'est un détraqué!... ». Esdras et sa poupée ont été mis au secret, c'est-à-dire hospitalisés...

* * *

Voici donc Esdras un singulier garçon court et musclé, velu. Il se donne l'air d'un dur! Sans hésiter il signe l'autorisation d'enregistrement magnétoscopique de notre entretien; il ignore les caméras et l'éclairage intense; il ne se soucie pas non plus des auditeurs qu'il sait présents dans une salle de réunion voisine. Il s'assoit, cale ses coudes sur ses genoux et referme ses poings sous son menton... dans la position du pugiliste décidé qui attend le début d'un match!...

J'ai cru d'abord qu'il pourrait s'enfermer dans un silence provocateur et m'amener à baisser pavillon... me faire connaître en me la faisant subir l'impuissance humiliante à laquelle il était réduit. J'ai aussi pensé que j'aurais droit aux confidences réticentes et honteuses du patient coincé dans un hôpital et qui, pour échapper à l'incarcération médicale, offrirait en pâture quelques originalités de sa vie sexuelle. Il aurait pu également se livrer à l'étalage glorieux et hostile du pervers qui montre trop pour mieux cacher. À peine suis-je assise qu'Esdras redresse la tête et attaque :

« Moi, madame, ce que j'ai c'est psychologique! C'est très fort..., c'est intérieur, émotionnel. C'est quelque chose qui n'est pas logique dans mon cerveau... Mon problème c'est que l'être humain normal, je ne peux pas voir ça parce que tout ce qu'il me dit me fait pâtir!... Quand j'ai grandi, je n'étais pas considéré comme un être humain normal, mais j'étais peut-être normal quand j'étais petit... Aujourd'hui je suis agressif vis-à-vis des gens normaux. Je voudrais les frapper mais en

même temps, je veux les éviter. Je ne peux pas les voir! Quand tu sens que des êtres humains t'acceptent pas, il faut que tu te mettes dans la tête que ta vie, il faut la vivre tout seul! Ça, il faut que tu te le mettes dans la tête! Vous comprenez, si je reste avec la maladie que j'ai là, je vais me bouveter et je vais devenir fou!

Il n'y a qu'une solution : puisque l'être humain me détruit, il faut que je l'évite! Il faut que je trouve un refuge quelque part où il n'y a personne. La seule solution, c'est le bois! Trouvez-en pas d'autre, il n'y en a pas! J'ai tout essayé! »

Graduellement, Esdras s'attendrit. D'un geste d'abord hésitant, puis de plus en plus affirmé, il situe son rêve dans l'espace. Et tandis qu'il décrit, il s'assure du regard que j'écoute bien tout ce qu'il dit et que je vois comme lui chaque détail de son imagerie intérieure.

« Madame, moi je serais heureux!... Avoir une petite maison très petite, avec une roue de calèche à côté de la porte et une fourche à foin plantée juste à côté! Mon camp en bois rond! Ça c'est mon bonheur!... Je trouve ça positif pour un homme qui, même s'il n'est pas normal, vit heureux avec ce qu'il a... Je me contente de ce que je peux faire. Avoir une table au milieu de ma maison, un poêle, un lit... avoir ma nourriture et travailler! Avoir un chat!... C'est bien pour dire hein? Je ne demande pas même une femme, je demande un chat, une petite bête qui ne parle pas, qui ne fait pas de mal. T'es heureux avec ta petite bête, tu lui donnes à manger. C'est bien simple. »

Les rêveries d'Esdras pourraient-elles se transformer en projets? Il se sent capable d'inventer, dans sa tête et parfois jusque dans la réalité, les moyens de satisfaire ses désirs. Il voulait une bicyclette et ses parents n'avaient pas les moyens de la lui offrir. Esdras a trouvé :

« C'est comme pour mon bicycle. J'ai pensé : "Je vais essayer de ramasser les boîtes d'œufs dans les déchets et je vais les vendre aux fermiers; ils auront des boîtes pour mettre leurs œufs." Il en faut des boîtes à 2 cents la boîte pour faire cinquante dollars! J'ai mis un an! Mais je l'ai gagné mon bicycle! Tout seul!... »

J'ai été secouée par la fougue d'Esdras, par la véhémence avec laquelle il m'a empoignée pour m'imposer son projet. Contraint à la solitude, il revendique maintenant le droit d'être seul, tout seul! Revenons sur ce sentiment d'exclusion et sur ce désir d'exclure; il est bien évident qu'Esdras ne rejette pas l'humanité tout

entière. Il suffit de l'entendre, son impact est immédiat, convainquant. Ce plaidoyer est un appel, une quête farouche adressée à un objet qu'il rejette et appelle en même temps. Esdras veut se débarrasser du mauvais et recréer au plus profond de la forêt, une monade narcissique... à deux!... composée d'un fils aimant devenu mère aux yeux bleus, et d'un chat muet aux yeux verts, transformé en enfant aimé. La nourriture se porterait garante de l'homogénéité du couple, d'un amour sans nuages et sans conflits, enfin retrouvé. Cet amour hors du temps permettrait à Esdras de retrouver le temps et servirait de tremplin pour un nouveau bond vers l'objectai; pour nourrir le chat aimé, pour se nourrir lui-même. Esdras ne refuserait plus de travailler. Puisque le monde normal s'est dérobé, puisque la mère s'est refusée, Esdras s'emploiera à créer lui-même mère et monde... à son image et à sa ressemblance!

* * *

Esdras a vécu un jour sa catastrophe intérieure, sa « fin du monde ». Il sépare sa vie en deux tronçons bien distincts « avant » et « après ». Il nous est évident que les retrouvailles du père musclé et de la mère ardente ont transformé l'existence du petit bonhomme de quatre ans. La grossesse de la mère et la naissance de la sœur se sont produites dans un contexte que nous ignorons, mais elles ont laissé des marques saisissantes dans la vie fantasmatique d'Esdras. La naissance du bébé n'est pas reconnue comme catastrophe : il est vrai qu'Esdras n'était pas totalement impuissant; mère de son chat aux yeux verts, il deviendra mère du bébé aux yeux bleus. Par le biais de l'identification, la mère à moitié perdue est à moitié retrouvée, et la haine n'apparaît pas encore dans le discours d'Esdras. C'est avec une expression de douceur nostalgique qu'il se souvient :

« Je la revois encore... avant... elle était toute petite dans son petit lit... j'aimais bien la caresser... je lui donnais toutes mes affaires... elle parlait pas... avant. »

La petite sœur ne parlait pas, le chat en peluche non plus. Dans la forêt de son rêve, Esdras a voulu un nouveau chat qui se laissera caresser et qui ne parlera pas. Mais qui donc parlait jadis? Ce pourrait bien être Esdras car, en ce moment, il parle! Saoulant de paroles! Au fond de moi, je vois un petit bonhomme de quatre ou cinq ans, collé à sa mère, et qui parle, parle, sans s'arrêter! C'était « avant », mais « après » tout a été transformé. Esdras change d'attitude, son regard se durcit devant d'anciennes images qui se réveillent en lui; il éclate d'indignation :

Après elle s'est mise à crier! Je ne pouvais plus la toucher!... Quand je voulais parler à ma mère, elle criait encore plus fort : "Va jouer dehors et laisse-moi tranquille!"... Elle ne voulait plus rien savoir de moi...

Elle ne voulait plus m'entendre, madame... Avant, j'aimais ma mère et je m'attachais à elle, mais quand j'ai vu qu'elle me reniait, je l'ai détestée, puis je l'ai reniée, je ne veux plus rien savoir d'elle!... Madame, c'est honteux de dire ça, mais... je n'ai jamais aimé ma mère! Avant, je l'aimais comme si elle avait été ma vraie mère... (c'est qui, votre vraie mère!). Je vais vous le dire madame : en vérité, si j'avais eu une mère qui m'avait dit : "Comment ça va Esdras?... Viens me raconter ta journée..." si j'avais eu une mère comme ça, elle m'aurait sorti du borbier; je ne serais pas devenu un être humain anormal qui veut vivre dans le bois. J'aurais grandi comme les autres, je serais marié et j'aurais des enfants. J'aurais été fort en force physique et en force psychologique tandis que maintenant je suis fort en physique et faible, très faible en psychologique. C'est pas une vraie mère, ça, madame! »

La catastrophe d'Esdras tient à une modalité particulière de perte de la mère : qu'est-ce qui se passe quand la mère reste pourvoyeuse de soins mais qu'elle cesse d'être celle à qui l'on parle, à qui l'on se raconte, celle qui par son écoute permet l'organisation du langage et la structuration du monde fantasmatique. Ce peut être la dépression, le charivari intérieur, le réveil des angoisses de la scène primitive, la poussée destructrice morcelante de la haine. La « vraie mère » d'Esdras, c'est celle qui aurait écouté; Esdras inventera plus tard, à l'âge adulte, une solution pour combler son besoin d'être écouté.

* * *

Le reniement de la mère a eu pour effet de plonger le jeune Esdras dans le « borbier ». Il est allé s'asseoir tout seul dehors, sur la dernière marche de l'escalier. Désormais, il n'est plus comme les autres... il ne sera plus jamais comme « avant ». Certes, il évoque maintenant son père, mais c'est un père qui cogne et qui s'avère incapable d'offrir au fils le relais narcissique et objectai nécessaire.

« Dans le borbier, madame! J'étais dehors, tout seul! Je ne parlais à personne! À l'école, je restais assis comme ça, sans bouger. Je ne voulais pas écouter! Je ne pensais qu'à jouer tout seul, à quatre pattes par terre, avec des petites autos. Je ne voulais pas apprendre mes leçons. Mon père m'avait cogné la tête contre la table et ma mère avait dit : "Ça sert à rien de le cogner pour lui mettre des choses dans la tête, ça rentrera pas plus!..." »

Dans son âme, puis dans ses jeux, Esdras s'est transformé en une bête féroce, en un monstre. Le cancre est devenu l'amusement et la terreur des enfants du voisinage, le « détraqué du quartier » :

« J'ai grandi en haïssant le monde, madame! J'avais construit une boîte en bois... c'était comme un tombeau en bois. Je m'étais coloré de rouge sur le visage et je m'enveloppais dans un drap noir. Les enfants venaient voir ça. Je sortais comme ça! les doigts crochus! Je criais! Les enfants se sauvaient... J'étais comme un vampire, j'étais plein de sang! Les mères se plaignaient... Vous voyez madame, déjà à cet âge-là je reniais l'être humain normal. J'ai joué longtemps à ce jeu-là... »

Esdras a répété le tragique scénario du tombeau pendant des années, vraisemblablement de huit ans à treize ans. Son monde intérieur a chaviré; il ne parle plus, mais il crie de rage. De l'extérieur de lui-même il nous montre ce qu'il a observé : apragmatisme, opposition, mutisme, retrait, jeux étranges et répétitifs, scénarios sadiques : le tableau d'une psychose de l'enfance. Mais il ne connaît pas, ou mieux, il ne connaît plus le sens de ce scénario.

Les formations réactionnelles contre la haine envers la petite sœur ne tiennent plus. Esdras s'identifie maintenant à l'agresseur glouton, au bébé-vampire, et mettant en œuvre dents et selles, il se précipite sur le sein pour le déchiqueter. L'enfant vampire et l'enfant du borbier répètent inlassablement un jeu de mort dans lequel se confondent terreur et plaisir. Toutes les mères rejettent maintenant Esdras : en écho à la haine d'Esdras, elles crient, elles aussi! Au-delà de la perte de la mère, Esdras est devenu le Polichinelle sanglant qui sort du borbier et y retourne. Le père, enfin apparu dans le récit d'Esdras, lui assène des coups eux aussi répétés, coups à la tête et à la pensée, confirmés par la mère. Ça ne sert à rien de cogner, Esdras ne sait plus aimer.

C'est dans ce contexte qu'Esdras connaîtra sa puberté; disons plutôt qu'on la lui fera connaître, car c'est une intervention médicale qui fera de lui un homme, biologiquement... Ses désirs sexuels se feront pressants et il se livrera à des investigations voyeuristes sur sa cousine âgée de huit ans. L'intervention de la mère viendra couper court à ses tentatives et Esdras effectuera un virage vers ce qui aurait pu devenir un fétichisme; mais très vite il s'identifie à la mère dans des velléités de travestissement. Cette fois, c'est le père qui dit : « Non. »

« J'ai été voir un spécialiste parce que j'étais trop petit. Mes glandes marchaient pas. Il m'a donné des hormones en pilules et je me suis mis à grandir! Puis j'ai commencé à me développer... Je pensais tout le temps... à la même chose. J'avais des sensations très fortes et ça me portait à aller aux toilettes.

Il y a autre chose madame... J'ai peur de vous le dire parce que je ne sais pas ce que ça va vous faire... Ma petite cousine venait jouer chez nous. J'étais bien plus grand qu'elle dans ce temps-là. Elle jouait avec mon train et moi j'étais porté à la regarder et à la toucher. Elle ne

parlait pas; elle ne disait rien... elle ne devait pas se rendre compte... Ma mère est arrivée!... Elle m'a regardé!... puis elle a dit : « Qu'est-ce que vous faites? » Moi j'ai répondu : "On joue avec le train." Ma mère a dit : "Solange, ta mère t'appelle..." J'étais mal, madame! Je vous dis que je me sentais pas mal coupable... Après, elle est restée chez elle et moi je suis resté chez moi.

Ce que j'avais vu, ça se déteignait sur moi. J'étais porté vers les vêtements de la femme. Je prenais des affaires dans les tiroirs de ma mère et je me soulageais dessus. Ce que j'avais vu j'y pensais, tu sais...

Puis le vêtement de la femme je le voyais un peu sur moi-même. C'est surprenant hein? Je l'ai mis sur moi-même. J'ai trouvé que j'avais la même apparence que ma mère quand j'avais pas de barbe; j'avais ses yeux aussi. Quand j'ai eu de la barbe, je me suis vu mon père... Une fois il est venu dans la chambre et j'étais habillé en femme : il a fermé les yeux puis il a fermé la porte. Il n'était pas content! Il m'a dit: "Tu te prends pour une femme, t'es un détraqué sexuel!" Moi j'ai dit : "Tu comprends pas pourquoi, papa..." »

Il n'a vraiment pas de chance, notre pauvre Esdras! Coincé de partout, ne sachant que faire de cette croissance qui s'accélère, de cette barbe qui pousse, de ce pénis qui grandit trop vite et qui exige, de ses jeux d'enfants devenus soudain caducs. Incapable d'intégrer le brusque changement de son corps et de son image corporelle, Esdras est désormais à la fois trop grand et trop petit. Ses investigations sexuelles angoissantes ont buté contre l'interdit maternel; l'appropriation du vêtement de la mère aurait pu servir à l'élection d'un fétiche mais l'angoisse est telle qu'Esdras plonge dans une identification à la mère : « Ce que j'avais vu se déteignait sur moi. » Pourrait-il ainsi être aimé du père? Les velléités de désir féminin sont brutalement repoussées par le père qui assigne une nouvelle identité; Esdras est devenu le « détraqué sexuel », ni homme ni femme, ni adulte ni enfant.

* * *

Le dernier mot n'est pas dit, tout reste à dire. Graduellement, pièce par pièce, Esdras invente la solution, celle qui lui apporte aujourd'hui le réconfort d'une voix basse et craintive. Sur un ton de confidences Esdras dévoile à l'analyste son précieux secret :

« Il y a autre chose aussi, madame... c'est que j'ai formé une poupée de femme, parce que je m'attachais à ça. Comment je pourrais vous dire?... En réalité, intellectuellement, dans mon cerveau, je suis pas capable d'empoigner une vraie femme. Comprenez-vous?... Je suis assez fort du physique, mais pas du cerveau. Avec elle, je suis assez fort, puisque je la forme! »

Il ouvre ses deux mains et à nouveau, comme lorsqu'il rêvait de sa maison dans la forêt, il esquisse des contours dans l'espace. Ses gestes se précisent en une caresse unifiante portée à une femme imaginaire, étendue devant lui, une femme qu'il a lui-même créée, amoureusement :

« C'est un visage en papier, là... J'ai pris une couverture de la revue Intimité. Il y avait des cheveux dessinés sur le papier, mais moi j'ai fait des vrais cheveux naturels que j'ai achetés. J'ai collé les cheveux alentour du visage. J'ai posé une combinaison, comme ça... J'ai fait des bras avec des bas, et les jambes de la même façon. J'ai ajouté un soutien-gorge, puis une petite culotte. J'avais tous les vêtements, même les souliers. C'était complet!... Pour faire les seins j'avais roulé un paquet de papiers avec un élastique... J'avais rien fait d'autre. (Rien d'autre?) Non, j'avais pas les moyens... Une fois, j'ai essayé avec des cheveux, mais j'ai cessé tout de suite parce que ça me mettait trop mal... Je suis faible du cerveau, mais il faut être fort pour inventer ça. Si vous pouviez la voir, madame, vous diriez que c'est de la belle ouvrage bien faite!... Maintenant, je pourrais construire, car pour construire une poupée comme ça, il faut avoir de l'idée. C'est un grand geste, ça, faire une poupée! Ça donne plus que la réflexion... ça te fait comprendre des choses... »

L'ouvrage d'Esdras est composé de trois catégories d'éléments qui assurent trois fonctions différentes : visage et seins d'abord, puis sous-vêtements et enfin, mèche de cheveux.

1. Le visage d'une femme qui le regarde servira de lieu de rencontre entre Esdras et son œuvre. Il ne s'agit pas ici d'oripeaux ou de phanères détachés de la mère, mais plutôt de la résurgence des toutes premières perceptions du visage et du regard maternels, vu de face. À cette évocation, vient se rattacher la représentation maladroite de ses seins. Cet aspect de la poupée d'Esdras est constitué à partir de ce qui était offert à l'aplomb de son regard de bébé. Il n'évoque pas ce qui manque à la mère, mais plutôt ce qu'était la mère pour Esdras, ce qu'il a perdu lors de la naissance de sa sœur, lors des retrouvailles des parents, et ce qu'il veut maintenant inventer pour la retrouver.

2. Les sous-vêtements forment un conglomérat d'objets détachés de la mère, dévitalisés et dont chacun suffirait à lui seul à remplir les conditions du fétiche, au sens décrit par Freud en 1927. Mais pourtant, ces pièces détachées sont posées dans l'espace de telle sorte qu'elles évoquent, non pas une partie de la mère, mais son corps entier manquant.

3. C'est la « mèche de vrais cheveux achetés dans un magasin » qui remplit les conditions de fétiche, au sens strict. La photo de la revue *Intimité* n'a que faire de cheveux postiches, elle a les siens ! C'est pourtant ici qu'Esdras ressent un manque d'un type nouveau, une angoisse nouvelle qu'il doit éviter. Il ajoute à la poupée un quelque chose en plus, visible et palpable, une mèche qui rappelle le foisonnement de la tête de Méduse. Esdras a eu l'idée de déplacer cette mèche vers le sexe absent, mais le risque était trop grand. Pour éviter le retour vers le bourbier et les terreurs de son enfance, Esdras s'est ravisé. La mèche postiche n'a pas pu être incluse dans un véritable clivage fétichiste. Et le « fétiche » d'Esdras reste le témoin d'une impossibilité d'organiser un fétichisme...

* * *

Esdras est plein d'admiration et de reconnaissance pour sa création, et elle le lui rend bien ! Grâce à elle, la preuve est faite, Esdras n'est pas « un gros zéro ». La poupée exerce des fonctions diverses : elle est l'objet d'un amour qui confine au culte, elle assure la survie, entend les confidences, console, rassure, éduque. Vers elle convergent toutes les aspirations et tous les désirs ; elle procure un plaisir sexuel intense et sans dangers. Par elle, Esdras garde espoir en lui-même. Certes, parfois Esdras se sent un peu prisonnier... La poupée d'Esdras a vu le jour une certaine nuit... :

« Une fois j'étais dans ma chambre. Je les écoutais se parler dans la chambre à côté. J'étais dans le noir et j'ai pensé tout fort : "Tiens, puisque je peux pas avoir une vraie femme, je vais fabriquer un mannequin de femme !" Ça m'est venu comme ça, aussi clair que deux et deux font quatre!... Vous comprenez, j'ai pas été compris par aucune femme. Quand je vais voir ma tante, je lui dis bonjour et elle ne me regarde pas : elle continue de parler à mon oncle. Je dis « bonjour » à mon oncle et il ne répond pas. Ça me porte à partir et à ne plus les voir. Mais la poupée me combat : elle m'empêche de faire des gestes impulsifs... Tiens, je vais vous dire une chose : c'est elle qui me fait vivre ! C'est ça. Sans elle, je ne serais plus dans la vie ; je serais mort ou renfermé pour le restant de mes jours. C'est ma poupée qui me soutient ; si je ne l'ai pas à côté de moi, je suis complètement en dehors de la réalité il ne reste rien, tout a été vidé. Elle est dans ma chambre

en ce moment. C'est ma poupée que j'ai formée qui va réussir, peut-être, à me relever. Il n'y a pas d'autre porte de sortie!

Quand je suis avec elle j'oublie un peu le monde, tu sais... Je ne me sens plus pareil, je suis moins agressif vis-à-vis des gens normaux. Disons qu'elle m'aide à guérir... Elle est en haut, dans ma salle. Les infirmières la gardent pour moi... Je l'installais dans le lit à côté de moi et je m'installais à côté d'elle, puis on se parlait... Elle me dit toutes sortes de choses... (par exemple?). En réalité, elle ne parle pas puisqu'elle n'a pas de langue... c'est moi qui la fais parler. Elle me dit : "Comment ça va Esdras?... Viens me voir... viens me raconter ta journée...".

Je m'installais dessus aussi. J'ai fait l'amour avec elle et j'étais plus heureux qu'avec une vraie femme. Vous comprenez, je veux vivre avec elle dans le bois parce qu'elle ne peut pas me faire de mal. Un être humain me ferait du mal... une vraie femme, c'est un être humain...

On dirait que plus je l'habille, plus je l'aime. Je l'adore, vous ne savez pas comment. C'est mon bonheur. Pour moi, elle représente tout! Je la voulais comme ça. Aussi vrai que Dieu m'éclaire, je la vénère!...

Non, vraiment! Nous n'avons pas l'habitude d'entendre parler ainsi d'un fétiche. Le fétichiste ne connaît pas ce besoin puissant de raconter son aventure et quand, comme le décrit si bien André Lussier, il expose son fétiche, celui-ci prend les caractères d'objet partiel idéalisé. Esdras décrit plus que cela; il exprime le ravissement du créateur qui, en pleine lumière, découvre sa création. Comme Dieu, il a fabriqué à partir de la boue du borbier et pour échapper au chaos de la scène primitive, une créature qu'il anime au souffle de son narcissisme et qu'il réchauffe de son amour. Esdras a parlé, à haute et intelligible voix, et son Verbe s'est fait chair! Esdras a créé une mère, à son image et à sa complaisance... « Comment ça va Esdras, viens me raconter ta journée... » Tel aurait été le langage de la « vraie mère », tel sera le langage de la poupée d'Esdras. Tel est aussi le langage de l'analyste qui écoute et n'existe que par cette écoute.

Il arrive pourtant qu'Esdras se sente un peu retenu par sa poupée, un peu prisonnier de son œuvre :

« Mais c'est une grande maladie sexuelle que j'ai là... je ne me soulage pas sur une femme, je me soulage sur des vêtements. La poupée me bloque parce qu'elle m'empêche de me déboucher sur l'extérieur. Mais vous comprenez, elle ne me fait pas de mal.

jamais... Ça m'empêche de la détruire. J'ai peut-être des tendances d'homme trop développées. Je suis peut-être trop énergique en émotions sexuelles pour avoir une vraie femme. Si j'en avais une, elle dirait que je suis un détraqué sexuel! J'ai bien trop peur de frapper un nœud²...»

Le nœud caché au sein de l'arbre pourrait bien figurer le pénis du père menaçant, tapi au creux de la mère. Esdras est perplexe quand il évoque les organes génitaux de la « vraie femme ». Il est anxieux, prétend ne pas savoir ce qu'il sait pourtant; il cherche à annuler la différence, à brouiller les cartes. Encore médusé, il hoche la tête. A partir de la castration de sa petite sœur, il élabore sa théorie de l'anatomie féminine,

« Ma petite sœur, je m'en rappelle encore... Elle avait pas de seins... elle avait rien... pas de cheveux sur la tête... (pas de pénis?) Non, elle n'en avait pas... pas du tout!...

Les femmes, elles ont du lait dans les seins, ça je sais ça! Elles sont mouillées des fois; les hommes c'est pas mal la même chose, mais ils sont pas faits pareils... Oui, je sais comment c'est fait une femme! Une femme, ça a des cheveux, un visage, un sein, non des seins... La femme est pas mal plus petite que l'homme. Elle a un vagin en tous cas! Puis des jambes et des pieds. Pas de poils sur les jambes... Les pieds sont plus petits que ceux de l'homme. Je sais que la femme est faite comme ça. Elle a des sensations sexuelles, mais c'est moins fréquent que l'homme. L'homme a plus de liquide que la femme... ça coule blanc... Ça fait que sur les deux côtés, c'est pas mal la même chose, mais la femme est plus petite...

Le vagin il a trois parties intérieures : la partie pour faire l'enfant, la partie pour les excitations sexuelles et la partie pour les douleurs. Quand l'homme arrive et qu'il rentre son vagin dans le chose de la femme, non, je veux dire quand il rentre son chose dans le vagin de la femme, il pousse tout le temps. Ça élance et ça grossit et ça fait très mal au pénis. À ce moment-là, il y a l'enfant qui est fait dans la femme. Après, c'est la femme qui a les douleurs...

Vous voyez, hein! Je sais tout ça! Ce qui m'empêche d'évoluer, c'est que mon côté psychologique est encore trop bas. Quand je vois l'être humain normal à côté de moi et moi qui me vois encore comme un

jeune enfant, qui ne sais plus quel autre moyen prendre pour évoluer... tellement traumatisé qu'il faut que j'aie à vivre dans le bois... mais quand je serai dans le fond de la forêt, ça sera bien! Ça sera mon bonheur, madame. »

Les grandes forêts du Québec suffiraient-elles à protéger Esdras contre une nouvelle explosion psychotique? Non, car dans sa maison il emportera non seulement sa poupée, son chat, mais aussi ses cauchemars :

« Je rêve tout le temps... c'est plein de sang! Des démons avec des fourches pleines de feu qui se jettent sur moi... un ciel mauve et des momies qui se battent contre un jeune garçon... des femmes avec des bouquets pleins de fumée. Je vois ça toute la nuit et je me réveille en criant! ».

La psychose est toujours là, tapie dans un coin et il suffirait d'un rien pour la réveiller. Dans le noir du sommeil le jeu du tombeau se répète, inlassablement et la poupée d'Esdras ne sait plus protéger son fils et créateur.

* * *

La séance est terminée et nous pourrions nous séparer, mais Esdras demande, d'un ton pressé :

« — Voulez-vous la voir?
Sûrement, vous pouvez aller la chercher...
Elle ne peut pas marcher... il va falloir que vous veniez...
Bien... »

Nous traversons de longs couloirs et nous arrivons à la salle d'Esdras. Il réclame sa valise à la surveillante; celle-ci nous indique un coin discret. Esdras dépose doucement la valise sur une table et il l'ouvre avec précautions.

Dans le fond d'un espace presque vide, je reconnais la couverture froissée d'un numéro de la revue *Intimité*, c'est un grand visage de femme, vu de face. Des mèches éparées, d'un noir trop luisant, pendent de son front; elles y sont retenues par un papier maladroitement posé... Des bas... un porte-jarretelles... un soutien-gorge... une chaussure : le ridicule attirail d'un pervers à la petite semaine.

Une tristesse profonde m'envahit; Esdras cherche à ranimer notre rêve et il commente :

« J'en avais fait une autre... elle était bien plus belle... mais ma mère l'a jetée... ».

Qu'est-ce qui s'est donc passé? Pourquoi cette déception, cette tristesse soudaine?... Entraînée par Esdras, j'avais succombé à l'illusion de la chair... Et pourtant je n'avais jamais perdu de vue, à aucun moment, l'anatomie réelle et la pitoyable désarticulation de la poupée d'Esdras. Mais j'avais vécu le paradoxe qui constitue l'illusion (plutôt que le clivage) qu'Esdras cherchait à me communiquer. J'avais cru en même temps à quelque chose d'autre que je n'aurais pas su décrire; dans cette aire intermédiaire qu'Esdras délimitait par ses gestes, j'avais, moi aussi, imaginé un quelque chose tendre, chaud, compréhensif, enclos à l'intérieur de contours discontinus et qui, en donnant chair à la poupée d'Esdras, donnait un sens à son aventure. On ne peut reconnaître l'illusion que lorsqu'on mesure la désillusion. L'usage qu'Esdras devait faire de mon écoute, c'était précisément de m'entraîner dans l'illusion d'abord, puis de me demander de l'accompagner dans la prise de distance, dans la désillusion, de lui permettre de jeter un coup d'œil différent sur la réalité extérieure et à la faveur de ce périple, de l'aider à « devenir plus fort... en psychologique ».

L'aventure d'Esdras est une tentative précaire de guérison. Plutôt que de revivre la perte de la mère et l'angoisse du tombeau, Esdras a construit sa poupée : visage et seins de la mère des origines, oripeaux destinés à devenir fétiches mais élevés plutôt à la dignité de relique, mèche-fétiche sous laquelle frémit encore l'angoisse de castration. Cet objet n'est plus, au sens strict, un fétiche, ni une représentation d'objet partiel, ni un objet transitionnel, ni un objet total. Il est et n'est pas, en même temps, tout cela... C'est un fétiche « porte-mère ».

paulette letarte

91, rue de l'assomption
75016 paris

Notes

1. J'ai eu l'occasion de revoir Esdras un an plus tard. Il avait trouvé un emploi dans la confection de vêtements de cuir et il réussissait bien. D'un ton réfléchi et décidé il a déclaré : « En tous cas madame, je me souviens de ce que vous m'avez dit l'été dernier » (Oui?...) « Oui madame! Vous m'avez dit : "Je vous écoute me parler!"; c'est ça que vous m'avez dit! »
2. Quand le bûcheron frappe un nœud, le manche de la cognée peut se rompre et le fer de la hache peut se retourner contre l'homme et entailler sa chair; Esdras a évité ce risque.